

Ah, te dirais-je, maman

MARIE

1914...1918...

Marie avait 17 ans quand la grande guerre fût déclarée.

17 ans...Le temps des rêves de vie parfaite, sans présager aucunement des dangers du parcours, drames, impondérables, désillusions, qui font courber la tête, perdre la foi et l'envie, saigner le cœur. Rêves d'amour surtout, celui avec un grand A, celui dont on parle dans certains livres avec tant de grandiloquence. Le peu qu'elle a lu lui a laissé à l'âme un désir têtu de le connaître. À quoi bon se fourvoyer dans de petites amourettes qui ne peuvent laisser qu'insatisfactions et regrets ? Sa liberté d'esprit, rare à cette époque, la rend différente des quelques filles qu'elle côtoie. Elles, n'aspirent qu'à se marier, oui, pour faire une fin, vite trouver un homme pour ne pas être une de ces « laissées pour compte » qui n'inspirent que commisération, mettre au monde trois ou quatre marmots, voire plus, s'occuper de leur intérieur avec dévotion et des diverses tâches afférentes à la ferme, aux ordres de leur époux. Le côté frondeur de Marie ne saurait se satisfaire d'aspirations si communes. Elle se mariera aussi, sans doute, pour ne choquer personne, mais elle a des idées très arrêtées sur ce que sera son couple : deux personnes qui s'aiment, point essentiel, et sur un même pied d'égalité. La jeune fille a un caractère bien trempé, dominateur même, et si elle ne peut actuellement exercer cette « particularité » sans dommages, dans l'avenir, elle ne sera assurément pas à la botte de son mari! Elle se

promet de le choisir soigneusement, et allez, un, à la rigueur deux enfants, ce sera bien suffisant ! D'ailleurs, on le plaint déjà beaucoup chez elle, ce « pauvre futur » !

Elle ne sait pas si elle est jolie ? Personne ne lui a jamais dit, encore moins sa mère qui l'avertit plutôt que se regarder dans une glace dénote un certain orgueil. Elle s'examine parfois furtivement, dans un vieux miroir piqueté. Elle aperçoit un minois avenant, aux traits un peu grossiers mais réguliers, une chevelure souple et ondoyante, d'un beau châtain clair, et des yeux bleus, héritage maternel. Est-ce suffisant pour se dire jolie ? Elle évolue dans un monde où l'image de soi importe si peu ! Ses cheveux, qu'elle porte longs et roulés en chignon la plupart du temps, sont à peine disciplinés par l'unique peigne de la maison. On se débarbouille vite fait le matin, et on se lave en entier quand on a le temps. On vit ainsi à la campagne et à cette époque. Elle n'est pas orgueilleuse Marie, c'est une fille saine, vive d'esprit, très à l'aise dans son humble milieu rural. Elle est un peu forte, elle a un appétit féroce, ça oui, pour les nourritures terrestres et pour tout ce qui suscite son intérêt. Elle est drôle, gaie, débordante de vie, et elle peut plaire, elle l'a déjà perçu dans certains regards, mais elle n'est pas coquette, ne cherche pas à séduire sciemment. Le garçon qui fera battre son cœur sera touché par son naturel, un point, c'est tout.

Marie était heureuse jusqu'à ce jour funeste de 1914. Elle était la benjamine d'une fratrie de cinq (François l'aîné, Antoine, Jean, elle et sa sœur Eugénie) et menait une vie tranquille, rythmée par le travail de la ferme. Les parents, Nicolas et Marguerite, avaient déterminé les fonctions de chacun, suivant leur âge et leur capacité. Elle se sentait parfaitement à sa place dans cette famille modeste, entourée de l'affection un peu rude de ses proches, guère manifeste dans les

mots ni dans les gestes, mais elle savait instinctivement qu'elle était unique et chère à leur cœur, comme eux l'étaient pour elle.

Ils demeuraient en Charollais, en Saône-et Loire, près du bourg de Chevagny-sur-Guye, au lieu-dit « les Hugaux ». La famille était enracinée là depuis des générations, lignées de paysans, faisant corps avec la terre, nourris d'elle et par elle. Ils vivaient là comme locataires, ne possédant que leurs bêtes. La vie était rude, le travail constant, on n'avait pas souvent loisir à musarder. Du matin très tôt jusqu'au soir, il fallait vaquer à toutes sortes de tâches aussi essentielles les unes que les autres.

Le corps de ferme était vaste, avec de nombreuses dépendances, granges et écuries abritant vaches, chèvres, moutons, cochon, cheval : une basse-cour bien pourvue complétait l'ensemble du cheptel. Un va-et-vient incessant de gens et de bêtes, telle une foire aux bestiaux, se tenait dans l'immense cour, et le puits au beau milieu alimentait en eau la maisonnée.

Une volée de marches menait à une galerie « mâconnaise », sorte de balcon longeant la façade, typique de la région, et donnait accès à l'habitation proprement dite. Elle comprenait en entrant une grande pièce principale, qui faisait office de cuisine, salle à manger et même chambre, où trônait une longue table en bois meurtrie de tant de repas partagés, cernée de bancs. Une cheminée, alimentée par de constantes flambées, réveillait l'atmosphère un peu sombre ; les fenêtres, petites et basses, ne diffusaient que peu de lumière. Il n'y avait qu'une chambre contiguë, assez spacieuse, où deux lits, dans chaque coin opposé, recevaient, quand tous vivaient encore là, l'un, les filles, l'autre, les garçons. Les parents dormaient dans une encoignure de la grande salle, une armoire judicieusement placée pour leur ménager un semblant d'intimité. On s'éclairait encore à la

bougie, car comme Marie l'avait souvent entendu, on n'était pas près d'avoir la visite de la « fée électricité » dans leur coin reculé, et cette histoire de fée, petite, la laissait dans une grande perplexité !

Enfant, Marie n'avait guère eu la liberté de s'amuser ou de jouer, très tôt impliquée dans le mouvement de la ferme. A Noël, elle ne recevait jamais de jouet, une orange et quelques papillotes suffisaient à sa joie. Elle s'en fabriquait elle-même, quand elle avait un peu de temps libre, l'hiver surtout, aidée de son frère Jean. Ils réalisaient des charrois, des voitures bringuebalantes, faits d'un incroyable enchevêtrement de bouts de bois, de clous et de paille. Marie créait aussi des poupées surprenantes, faites de laine, de ficelle, de boutons, et de vieux chiffons que sa mère lui abandonnait.

Dès son plus jeune âge, elle partait tôt le matin, sans rechigner à l'ouvrage. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de regimber ! Elle était de solide constitution, courageuse déjà toute petite, initiée aux travaux des champs par son père et ses grands frères. Elle n'était vraiment bien qu'à l'air libre, n'appréciant que très modérément les tâches ménagères du quotidien. Heureusement, sa mère n'était pas trop regardante. Marguerite et sa sœur Eugénie lui avaient enseigné quelques activités de bases essentielles, coudre, repriser les chaussettes, tricoter, mais elle préférait cent fois les tâches extérieures pourtant plus physiques. Elle respirait les effluves de l'étable, que certains jugeaient nauséabondes, alors que pour elle, c'était l'odeur même de la vie ! Nicolas, son père, lui avait expliqué que la bouse des vaches mélangée à leur litière produisait le fumier, capable d'enrichir la terre la plus pauvre, ce qui permettait d'augurer d'abondantes récoltes.

Marie aimait viscéralement la nature, particulièrement sensible aux odeurs et parfums divers qui en émanaient. Il lui semblait que les

saisons s'imbriquaient aussi parfaitement qu'un puzzle. Chacune avait ses propriétés propres. Elle attendait toujours la suivante avec jubilation ; le temps, l'atmosphère changeait alors, et à chaque fois, elle s'émerveillait de sa formidable capacité à sublimer la terre.

La jeune fille avait cette précieuse qualité de trouver que tout était miracle dans ce qui l'entourait, et en ressentait un bonheur inouï. Elle ne désirait rien d'autre que vivre ainsi toute son existence, bien sûr si possible avec un homme auprès d'elle plus tard, et des enfants.

Mais en cette année 1914, le temps n'est pas aux projets.

Tous les hommes en âge d'être recrutés sont partis défendre le pays. La jeune fille a vu ses trois frères s'en aller, ainsi que Jacques, le mari de sa sœur Eugénie. Ses larmes, les lamentations de Marguerite, le muet accablement de Nicolas, le désespoir de leurs épouses, rien n'a pu les retenir. Il fallait qu'ils s'en aillent, par obligation nationale d'abord, et aussi par conviction profonde, la patrie était en danger...

Marie remplaçait Jean, son aîné de deux ans, le compagnon de jeux, le plus proche d'elle par l'âge et la complicité. Il y avait belle lurette que les trois « grands » avaient quitté la ferme, s'étaient mariés et avaient suivi d'autres voies. C'était donc Jean qui devait succéder au père, lui qui avait choisi son destin de paysan, ne pouvant concevoir de faire autre chose que ce qu'il aimait depuis tout gamin.

La jeune fille se levait dès l'aube pour aider le père aux champs, au jardin, puis elle s'occupait de la basse-cour, emmenait les vaches et les chèvres au pré, les rentrait le soir pour la traite, et confectionnait quelques fromages pour les vendre au marché du village.

Elle revenait peu avant midi préparer le repas, faire un peu de ménage, aidée par sa belle-sœur Emilienne, l'épouse de François, venue se réfugier aux Hugaux avec sa petite fille Berthe, âgée d'un an

au début de la guerre. Elle devait y séjourner jusqu'au retour de son mari, qui ne saurait tarder, espérait-elle. Marguerite, la mère de Marie, restait prostrée sur une chaise à longueur de journée, incapable de faire quoi que ce soit, assommée par cette fatalité qui lui était tombée dessus. Très pieuse, elle était seulement occupée à prier inlassablement pour le retour de ses fils et de son gendre. Elle avait promis à la paroisse d'offrir une statue de St-Antoine de Padoue, s'ils revenaient tous sains et saufs. Marguerite admirait tant ses gars ! Elle ressentait une puissante fierté d'avoir conçu de si beaux enfants, forts, vaillants en toute chose. Ses filles, bien sûr, elle les aimait aussi, mais les filles, ça pleurait pour pas grand-chose, ça faisait des manières...quoique Marie, la petite dernière, était un vrai garçon manqué, avec un sacré caractère, et dégourdie avec ça ! Et puis, les donzelles, il fallait les caser, et ce n'était pas toujours facile. On ne pouvait pourtant les nourrir et entretenir indéfiniment ! Eugénie avait bien dégoté un homme qui l'avait mariée rapidement, mais celui-là, il était « particulier » ! N'avait-il pas tenté de lui soulever les jupes, à elle, sa belle-mère ?! Ces drôles de manières l'avaient profondément choquée. Elle espérait que sa fille fût heureuse avec lui, et qu'il se calmerait si son épouse savait s'y prendre.

Marie savait que sa mère favorisait ses gars, ne s'en cachant nullement, mais elle n'en prenait pas ombrage, trouvait même cela normal. Elle-même préférait l'univers masculin. Son esprit libre et sain l'empêchait de ressasser quelque rancune envers Marguerite, ne se sentant aucunement dépréciée, et si elle avait pu gommer ses attributs de fille, parfois, elle l'aurait fait avec joie ! On espérait toujours un garçon dans une famille, pour prendre la suite, pour sa force et la perpétuation du nom. Il devenait chef de famille, celui sur lequel on pouvait compter en toutes circonstances. La femme serait

éternellement secondaire, et bien qu'elle travaillât souvent aussi dur qu'un homme, sa place était en retrait, en principe. Marguerite, cependant, avait une grande influence sur son mari, et il l'écoutait avec attention quand elle lui faisait des remarques, généralement bien venues et pleines de bon sens. Ils s'entendaient bien tous les deux, malgré leur dix ans d'écart. Lui était tombé fou amoureux de cette toute jeune fille, avec ses longs cheveux qui lui descendaient bas dans le dos. Il n'avait pas hésité longtemps à demander sa main qui lui fût accordée sans délai, Marguerite étant tombée aussi sous le charme de ce bel homme !

Depuis qu'ils étaient tous partis, une chape de plomb s'était abattue sur Marie. Elle ne pensait qu'à ses frères, surtout à Jean, et s'il n'y en avait qu'un qui dût rentrer, il fallait que ce soit lui ! Elle se mortifiait de ce raisonnement sélectif, mais elle ne pouvait s'en empêcher. Qu'allaient-ils devenir si Jean ne revenait pas ? D'abord, la douleur de sa perte serait si terrible, que la jeune fille en serait tombée raide, rien qu'à cette idée. Et qui ferait marcher l'exploitation, se disait-elle plus rationnellement ? Car c'était lui qui devait continuer après son père, lui qui aimait passionnément le travail de la ferme, tout comme elle. Ses deux grands frères et sa sœur étaient partis depuis longtemps, s'étaient mariés, avaient des enfants...Ha oui, évidemment qu'ils devaient tous revenir ! Elle se serait battue de cogiter aussi stupidement.

Ils avaient reçu quelques lettres, de l'un ou de l'autre, de loin en loin, et chaque fois, cela avait été un bonheur fulgurant, vite éteint quand on regardait la date de la poste. On voyait bien que cette lettre avait mis plusieurs semaines à arriver. Qui sait si, depuis, l'un ou l'autre n'était pas mort ? Et on retombait illico dans la désespérance coutumière, attendant malgré tout chaque jour le facteur, craignant

à tout instant de voir le maire, le curé ou les gendarmes amener une terrible nouvelle...

Le temps passait, les mois, les années...Dire que cette guerre devait durer un mois, deux tout au plus ! Les rumeurs enflaient de toutes parts, colportant des horreurs, alimentant les pires craintes dans l'esprit de ceux qui étaient restés. On prétendait qu'il y avait des centaines, voire des milliers de morts déjà, et les blessés qui réintégraient leur foyer, c'était une jambe ou un bras en moins, ou les deux, ou alors la tête à l'envers, avec un regard fou, ayant vu l'enfer...certains avaient reçu des éclats d'obus sur tout le corps ; on parlait de ces pauvres gars qu'on appellerait plus tard « les gueules cassées », dont une partie du visage avait été emportée, et qui étaient si effrayants à voir. Leur vie, à ceux-là, était belle et bien foutue, quel gâchis...

Quand ces bruits arrivaient aux oreilles de Marie, son ventre se tordait, son estomac se révolta, elle avait le cœur au bord des lèvres. Le soir, malgré la fatigue de la journée, elle ne pouvait trouver le sommeil. Des images terribles se bousculaient dans sa tête ; elle voyait ses frères défigurés, hideux...elle priait et implorait Dieu farouchement, et quand, épuisée de larmes, elle parvenait enfin à s'endormir, d'affreux cauchemars peuplaient ses nuits. Quand elle se réveillait, elle se levait immédiatement, pour éviter de réfléchir, vite, se mettre à l'ouvrage, s'occuper les mains et l'esprit de ce qu'il y avait à faire tout au long du jour. Malgré l'énorme charge de travail, jamais elle n'aurait songé à se plaindre, si tendue vers la pensée de ses soldats, qu'elle s'oubliait elle-même. Elle essayait en vain de distraire sa mère, qui se tordait les mains d'une angoisse sans cesse renouvelée, lui demandant tel ou tel conseil pour l'exhorter à sortir de son mutisme. Marguerite lui répondait évasivement, avec un regard vide, que tout était bien, à tel point que Marie pensait avec



terreur que la pauvre était en train de perdre la raison. Elle-même se sentait aspirée vers la folie, tant ses pensées devenaient morbides ! Elle spéculait déjà sur l'improbable retour des siens. Comment auraient-ils pu s'en sortir tous, quand on savait d'ores et déjà que tant d'autres ne reviendraient jamais ? Elle vivait au quotidien l'accablement de leur perte, celui de ses parents, de sa sœur et de ses belles-sœurs.

Au bout de quatre très longues années, enfin, la guerre finit.

Chacun attendait le retour de ses soldats, tantôt avec un espoir insensé, tantôt avec la terrible certitude qu'aucun ne rentrerait ! Il fallut pourtant patienter encore une année entière, et bien plus pour certains. Une indescriptible pagaille avait suivi la démobilisation. Contre toute attente pourtant, le miracle eut lieu ! Les quatre soldats revinrent sains et saufs, ou presque, car Jean avait été blessé. Il avait reçu des éclats d'obus, sans réelle gravité, lui laissant juste une longue cicatrice à la jambe.

Comment exprimer la joie de chacun ? Surtout de ceux qui les avaient attendus si longtemps ! Les pauvres soldats, quant à eux, étaient bien mal en point, un peu hagards, couverts de vermine, sales d'innombrables jours sans voir un bout de savon. La surprenante douceur de leur foyer leur paraissait si incongrue après l'épouvante, qu'ils en étaient rendus quasiment muets, à se demander s'ils avaient toute leur lucidité ! Il leur fallait surtout retrouver la saveur de la vie après avoir côtoyé si longtemps la mort.

Evidemment, on resta discret dans la joie des retrouvailles. Tant de gens du pays avait perdu un ou plusieurs enfants, un père, un frère, un mari, qu'on ne pouvait se réjouir trop ostensiblement.

Marie, chaque matin, se réveillait le cœur empli d'allégresse. Sa mère avait recouvré sourire et raison, et tenu sa promesse d'offrir une

statue de St-Antoine de Padoue à l'église du village, pour remercier le ciel de leur chance inouïe. Le père, plus discret, prenait parfois un air égaré et béat, tout intérieur...Il avait rajeuni de dix ans depuis le retour de ses gars, malgré les tempes blanchies pendant ces quatre horribles années !

Jean n'arrivait pas encore à récupérer les automatismes d'avant guerre ; il était plus lent, moins enjoué, et avait parfois un regard lointain et troublé, qui en disait long sur ce qu'il avait vécu. Ses frères et lui n'avaient pas été bavards sur ce long temps passé loin de chez eux. Pouvaient-ils seulement en laisser entrevoir toute la désespérance ? Jean avait juste conté une anecdote qui les avaient tous laissés pantois. Un jour, après une longue marche le menant jusqu'à l'épuisement, la faim le tenaillait comme tous ses camarades, et il avait trouvé un rat, qu'il avait caché dans une poche de sa capote, se disant qu'il le mangerait quand il ne pourrait plus tenir. Il le sentait bouger, et au bout d'un moment, la faim fût la plus forte, il l'écorcha et l'ingurgita tout cru !

Tous ceux qui étaient revenus de l'enfer, sans exception, garderaient sans doute longtemps les stigmates de la peur et de l'horreur subies dans les tranchées.

Le temps était le meilleur remède et la patience de rigueur.

1920...

Enfin, on pouvait à nouveau vivre « presque » normalement, rire sans arrière-pensée, et Marie ne s'en privait pas ! Elle retrouvait son naturel espiègle, adorant faire des niches à tout un chacun, et ne craignait personne pour imaginer les scénarios les plus loufoques afin d'amuser son entourage ! N'avait-elle pas bourré de papier journal le bout des chaussures toutes neuves d'une proche voisine, qui s'apprêtait à faire une longue marche et était revenue presque en

pleurant, tant ses souliers, qui lui allaient pourtant si bien le matin même, l'avaient fait souffrir? Marie s'en était un peu voulue, mais aussi, faut-il être bête pour ne pas s'apercevoir de la supercherie !

Et le jour où elle s'était rendue chez cette même voisine, qui était, il faut le dire, un peu naïve, déguisée en maquignon, ayant mis une vieille redingote à son père, un grand chapeau pour cacher ses cheveux, grossi sa voix, et lui avait fait croire qu'elle voulait lui acheter toutes ses vaches ? Marie se rattrapait de toutes ces années de tristesse et d'angoisse en déployant des trésors d'imagination pour laisser éclater sa joie de vivre, et son goût pour les bonnes blagues s'exprimer !

Elle avait aussi repris ses rêveries d'adolescente, et attendait, confiante, le prince charmant, qui ne manquerait pas de se présenter un jour, elle en était sûre. Il fallait qu'il fût fermier, c'était la seule exigence qu'elle osait se formuler, elle ne saurait être heureuse qu'à la campagne. Elle aurait bientôt 23 ans, il ne fallait pas qu'il tarde trop. Marguerite la pressait de trouver quelqu'un, lui laissant entendre implicitement qu'elle était devenue une charge pour la famille, à présent. Marie travaillait pourtant aussi dur que les hommes, et se demandait pourquoi sa mère la brusquait ainsi... Elle n'allait tout de même pas se jeter à la tête du premier venu, ha ça, sûrement pas ! Elle avait déjà eu de légers flirts qui l'avaient conforté dans son désir de trouver l'homme « parfait », n'appréciant que très modérément les « bouseux » de la région, lourds et goguenards.

Pour alléger son entretien, elle avait offert ses services à une couturière du bourg, qui, contre quelques sous, lui apprenait les bases du métier. Elle était consciencieuse et appliquée. Elle aurait bien voulu créer et bâtir elle-même les belles robes qu'elle faufilait, mais on ne lui en laissait pas le loisir. Un jour, sans en demander